



CONCOURS CENTRALE•SUPÉLEC

Rédaction

TSI

2021

4 heures

Calculatrice interdite

L'usage de tout système électronique ou informatique est interdit dans cette épreuve.

Remarques importantes

1. Présenter, en écrivant une ligne sur deux, en premier lieu le résumé de texte, en second lieu la dissertation.
2. Il est tenu compte, dans la notation, de la présentation, de la lisibilité, de la correction orthographique et grammaticale, de la netteté de l'expression et de la clarté de la composition.
3. L'épreuve de rédaction comporte obligatoirement deux parties : un résumé et une dissertation. Résumé et dissertation ont la même notation et forment un ensemble indissociable.

I Résumé de texte

Résumer en 150 mots le texte suivant. Un écart de 10% en plus ou en moins sera accepté. Indiquer par une barre bien nette chaque cinquantaine de mots, puis, à la fin du résumé, le total exact.

Nous n'avons qu'une vie, c'est bien là l'évidence. Nous ne pouvons sortir de notre vie et y rentrer. À peine a-t-on pris conscience de soi-même qu'on se trouve enfermé dans cette partie continue qui nous conduit d'acte en acte, d'heure en heure, de sommeil en réveil, sans césure ni interruption, sans entracte et sans intermède, sans halte même, sans pause — sans « touche » : dans cette partie, on reste sans dehors d'où l'on pourrait réintégrer sa place. D'une traite on va de l'essor de la jeunesse à son épuisement : « une vie ». Nous n'avons pas de vie de rechange ou de remplacement. On ne peut remettre en jeu la vie comme un dé qu'on relance, disait Antiphon, comme on peut retirer et replacer un pion sur l'échiquier. La vie ne peut être rejouée, elle n'est pas une partie qu'on peut recommencer. C'est pourquoi on doit s'investir tout entier dans l'instant présent, conclut le Moraliste, cet instant ne pouvant revenir, et se garder de reporter. C'est pourquoi on ne peut pas différer de vivre, en ne faisant toujours que s'y préparer, renvoyer à demain sans jamais vivre. — Ou bien, sinon, il y aurait l'« autre vie », dont celle-ci n'est effectivement que la préparation et l'anticipation douloureuse : la vie dans l'au-delà, la « vraie vie », au « paradis », la vie qui compense et qui récompense, celle dont on est en attente, que promet la Croyance et dont la mort est l'entrée. Un rideau se lèverait alors et la vie pourra débuter...

Or je me séparerai ici tant de l'un que de l'autre, tant de cette Croyance que de cette « évidence », pour me demander si une « seconde » vie n'est pas possible et même à portée. Pour me demander si un nouveau début ne peut avoir lieu dans la vie, mais sans qu'on ait à invoquer d'Ailleurs ni d'Espérance ; sans céder à la tentation d'introduire quelque rupture d'expérience impossible à légitimer : celle-ci briserait la processualité qui fait le cours de la vie et à laquelle seule, par conséquent, je peux me fier. Sans retomber dans la vieille

mythologie d'un effacement du passé et de la Renaissance. Dans quelle mesure pourrais-je recommencer de vivre, mais dans la continuité même de ma vie ? Cette *seconde* vie ne peut être que cette vie-ci, dès lors qu'il n'est pas d'autre vie, en même temps qu'elle s'en dissocie suffisamment, en se prolongeant, de sorte qu'un nouveau départ puisse s'esquisser : que quelque chose de notre vie puisse se rejouer. Et même de sorte que, dans son déroulement même, notre vie puisse accoucher d'une nouvelle vie qui, par distance prise d'avec la précédente, c'est-à-dire en fait *en s'écartant* de la vie ordinaire, de son ornière, est une vie qui peut enfin débuter. C'est-à-dire qui commence d'être choisie à partir de ce qui s'y est laissé déjà discerner. Cette seconde vie est une vie promue où nous commençons *enfin* d'exister.

Cela donc sans qu'intervienne de Coupure proclamée, sans grand événement qui serait surgi de l'extérieur ni conversion. Sans chute de cheval qui, un jour, ait fait toucher au plus près la mort. Sans quelque accident de carrosse suivi de sa révélation : sans que la voiture ait dû heurter le parapet du pont de Neuilly¹ et ait versé — il n'y a point de voile dont on puisse espérer que soudain, sous quelque catastrophe, il se déchire en laissant paraître par derrière une Vérité. Cette « seconde vie » procède de l'immanence même de la vie, mais d'une vie qui s'est à ce point élaborée, s'est réfléchie et devient concertée, que quelque chose qui la restreignait encore, de soi-même, peu à peu s'est tranché ; qu'une décision sourdement a mûri, s'est étoffée, s'est confortée, sur laquelle on pourra de mieux en mieux se caler pour se détacher quelque peu de soi-même, de l'adhésivité de son passé, et réengager sa vie. Discrètement notre vie se repense, se relance, élague dans ses investissements, dégage de nouveaux possibles, jusqu'à ce qu'on puisse, un jour, capitalisant ces torsions secrètes, acquérir suffisamment de

recul pour commencer de réenvisager globalement sa vie et la réorienter : la délester de ce qui l'encombrait, la désamarrer de ce qui la retenait arrimée, confinée, « encalminée », à quai — et lui donner un nouveau départ. Ou ne serait-ce pas plutôt le premier ?

On parlera alors d'une « seconde vie », non pas parce qu'on serait doué soudain d'une « seconde vue », mais parce que de l'intelligence s'est déposée peu à peu dans le regard qu'on porte sur la vie, qu'une clairvoyance nuitamment est venue, au point qu'on perçoit enfin, non pas derrière — par déchirure : la vérité d'un autre ordre qui nous serait cachée — mais *au travers*. Dans la pâte épaisse de la vie, transparaissent alors des cohérences que, auparavant, on n'apercevait pas. C'est-à-dire qu'on se met à distinguer un *filigrane* de la vie rendant visibles, dans ses entrelacs, des configurations plus intérieures qu'on ne soupçonnait pas, et d'abord qu'on ne nous a jamais enseignées (le pouvait-on ?) — ce que j'appellerai *lucidité*. Celles-ci dessinent tout autre chose que ce que l'on percevait au premier abord de la vie, s'étalant sous nos yeux, en même temps

qu'elles sont incluses — « comprises » — dans la matière même de la vie et ne s'en détachent pas. Aussi ne dressent-elles pas un autre plan de la connaissance, à part du concret, qui serait d'ordre théorique ou métaphysique, et restent-elles « dans l'élément » de l'expérience, mais cette fois *discernée*. C'est la littérature (le roman) qui d'ordinaire les explicite, et non la philosophie. Comme elles ne sont pas abstraites, elles peuvent donner une nouvelle prise, non pas sur la vie (ce « sur » marquant la distance surplombante d'une extériorité), mais *dans* la vie, c'est-à-dire dans sa trame et dans son épaisseur : à *même* la vie et son déroulement singulier. Car, l'expérience se décantant, l'horizon se transforme, une autre scène *de l'intérieur* apparaît. Non pas qu'un Au-delà se projette, mais des ressources inexplorées, de dessous, d'en deçà, se découvrent. Cette seconde vie ne serait-elle pas quelque chose comme un « second souffle », ou bien disons une seconde chance [...] ? Mais il faudra se demander alors ce que « second » peut signifier.

François Jullien, *Une seconde vie*, Le Livre de poche, « Biblio essais », Paris, 2018.

II Dissertation

La dissertation devra obligatoirement confronter les trois œuvres et y renvoyer avec précision. Elle pourra comprendre deux ou trois parties et sera courte (au maximum 1800 mots). Cet effort de concision faisant partie des attentes du jury, tout dépassement manifeste sera sanctionné.

« Dans quelle mesure pourrais-je recommencer de vivre, mais dans la continuité même de ma vie ? »

À la lumière des œuvres du programme, vous examinerez la pertinence de cette interrogation.

• • • FIN • • •

¹ Accident advenu au philosophe Blaise Pascal en 1654.